

La littérature au temps des assemblées générales

Camille Toffoli

Numéro 314, hiver 2017

Prendre la littérature au sérieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toffoli, C. (2017). La littérature au temps des assemblées générales. *Liberté*, (314), 26–28.

Camille Toffoli

LA LITTÉRATURE AU TEMPS DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Le texte littéraire, comme le féminisme, est un empêcheur de tourner en rond.

Je ne saurais retracer le moment exact où mon engouement pour les milieux anticapitalistes a commencé à s'estomper, mais ça devait être au cours du printemps 2012. Les assemblées, les ateliers et les tables rondes se multipliaient alors à un rythme effarant, et la densité des rencontres contribuait à mettre en lumière les motifs répétitifs, à éclairer les travers et les limites de ces différents espaces de militance. Je me rappelle une soirée de discussion où un jeune homme, à peine plus vieux que moi, a pris la parole assez longuement pour nous entretenir de *l'état d'urgence* et de la *convergence des luttes*, puis s'est mis, à un certain point, à citer Thoreau sur la désobéissance civile. Ses phrases étaient ponctuées de « il faut », de « il est impératif de ». Ses idées demeuraient souvent abstraites, mais son ton de voix était assuré. Je me rappelle avoir été assez convaincue, somme toute d'accord avec ses propos, mais n'avoir eu rien à ajouter, aucune envie de renchérir ni d'échanger avec lui ou avec le reste des personnes présentes – une majorité d'hommes. Cet épisode, je m'en souviens – mais je le confonds peut-être avec un autre ; les termes qu'il prononçait, ses intonations, ses expressions, j'avais l'impression de les avoir entendus mille fois.

La lassitude a pris le dessus sur l'indignation, et tranquillement je me suis mise à délaissier ces soirées où les gens théorisent en imaginant les actions d'éclat et les effets de masse qui assureront notre *rapport de force*. Comme plusieurs autres femmes qui devaient partager mon cynisme, j'ai commencé à prendre part, plutôt, à des collectifs non mixtes et à des cercles de réflexion féministes, à m'impliquer au sein de ces groupes qui sont parfois jugés trop peu performatifs par les autres militants, trop tournés vers l'échange et jamais assez vers l'action. Or, à travers ces rencontres où la parole était partagée entre toutes, j'ai découvert et expérimenté des

modes de discours qui n'avaient rien à voir avec la rhétorique militante traditionnelle. On y cherchait rarement à trouver la solution ultime aux problèmes sociaux, mais on s'acharnait, plutôt, à décortiquer les rapports de pouvoir, souvent insidieux et presque imperceptibles, qui façonnent nos existences. Les voix qui émergeaient dans ces communautés de femmes étaient fortes de leur humilité. Pas d'une humilité feinte, au sens d'une fausse modestie, mais humbles en ce qu'elles laissaient place aux impressions et aux observations personnelles. Cette dynamique ne date pas d'hier. Depuis des décennies, les militantes féministes développent leurs pratiques organisationnelles autour d'une volonté de démocratisation de la parole et de la pensée, et travaillent à construire des mouvements qui sont, de ce fait, fondamentalement *pluriels*. Des groupes de *consciousness raising* des années 1960 où des femmes se réunissaient pour raconter leurs propres expériences afin de développer collectivement une meilleure compréhension des oppressions systémiques de genre, jusqu'aux groupes Facebook non mixtes où des femmes partagent tant des articles que des épisodes de leur vie intime, les féministes ont reconnu la pertinence des points de vue singuliers et ont, en ce sens, appris à parler et à réfléchir à *hauteur de soi*.

Ce n'est certainement pas un hasard si pendant cette même période où je me tournais vers les groupes féministes, j'ai également éprouvé un regain d'intérêt pour la littérature, que j'étudiais déjà depuis quelques années, mais qui occupait jusque-là une place secondaire dans ma vie. À l'arrière-plan de l'activisme, les textes littéraires incarnaient pour moi des portes de sortie, une manière de respirer un peu à l'extérieur des espaces d'implication politique où tout est régi par l'urgence et la nécessité. Or, cette manière de dissocier presque systématiquement la littérature de l'action politique est symptomatique d'une conception assez réductrice de l'art un peu trop répandue dans certains milieux anticapitalistes.

On pourrait croire que la situation s'est améliorée, justement, depuis le printemps 2012 où le foisonnement d'initiatives artistiques engagées a marqué l'imaginaire collectif et a été reconnu par plusieurs comme l'une des grandes forces de cette mobilisation historique. Il n'en demeure pas moins que la littérature doit, pour bien des militants purs et durs, *servir à quelque chose*. Elle prend souvent la forme d'un manifeste, d'un texte qui explique une marche à suivre ou indique une voie à prendre, qui trace à gros traits les contours de nos convictions politiques et qui marque sans ambiguïté les limites de ce que nous sommes et de ce que nous ne sommes pas. Les poèmes les plus populaires sont ceux qu'on peut citer hors contexte sur un tract ou dans un slogan, insufflant juste ce qu'il faut de lyrisme à notre discours pour qu'il fasse battre les cœurs et redonne un souffle à notre mouvement. Les soirées de poésie servent davantage à se changer les idées que les idéaux. La littérature *fait sonner beau* quand nécessaire, mais agit rarement sur les mentalités. On la convoque lorsque ça nous arrange, trop souvent pour appuyer nos propos, et pas assez pour les remettre en question ou les nuancer.

Chaque année, j'essaie de passer faire un tour au Salon du livre anarchiste de Montréal.

Aménagé dans les locaux d'un centre communautaire de l'ouest de la ville, l'événement rassemble pendant une fin de semaine des militants anticapitalistes de tous horizons, des collectifs queer aux éditeurs marxistes, en passant par les fraternités de skinheads et les anarchoprimitivistes. La première fois que j'y suis allée, en 2009, j'étais partie de ma région natale, où j'habitais encore à l'époque, et avais fait deux heures de route spécialement pour l'occasion. J'en étais revenue galvanisée, le sac à dos plein de tracts, de journaux, de pamphlets et la tête remplie d'idées révolutionnaires et de nouveaux concepts que je ne comprenais encore qu'approximativement. Aujourd'hui, j'y vais moitié par curiosité, moitié par habitude, et je sillonne les rangées de kiosques à l'affût des visages familiers et à la recherche des rares (très rares) tables où on vend de la fiction. Malgré le radicalisme de pensée dont se revendique ce regroupement plus ou moins hétéroclite de gauchistes, on y retrouve, finalement, peu – du moins *trop peu* – d'images et de paroles qui ébranlent nos a priori. Entre les biographies de Bakounine, les guides d'introduction au *dumpster diving* et les recueils d'une poésie so-disant « combative », il reste peu de textes qui parviennent à nous remettre en question, nous-mêmes, réellement, si indignés soyons-nous contre le système capitaliste.

En délaissant un peu ce type d'espaces militants pour me tourner davantage vers la littérature, j'ai retrouvé une liberté de « dire » similaire à celle que j'expérimentais dans les espaces féministes. Je me souviens d'une soirée de lecture,

toujours vers la fin du printemps 2012, à laquelle j'avais assisté et où quelques personnes, pour la plupart des jeunes auteurs et des étudiants en littérature, avaient pris le micro pour lire des textes d'opinion, des réflexions libres et essayistiques autour de la crise sociale en cours. Ce soir-là, sans être transcendée par toutes les présentations, j'ai été surprise par la force de leurs mots qui étaient moins radicaux que certains discours engagés, mais infiniment plus *engageants*, car ils instituaient une certaine forme d'intimité. Ils ne cherchaient pas tant à être rassembleurs, mais suscitaient, chez ceux qui lisaient et ceux qui écoutaient, des réactions propres, des émotions variables selon la charge des vécus individuels. Ils faisaient preuve de l'habileté, de la distance critique néces-

saire pour soulever sans mépris les redondances et les travers du mouvement de lutte auquel nous participions. L'humour ne servait pas à dénoncer, à désigner un ennemi, mais nous incitait, plutôt, à rire un peu de nous-mêmes. Les auteurs abordaient des enjeux d'actualité, convoquaient même quelques notions théoriques, mais racontaient également des anecdotes personnelles, des épisodes du quotidien ou des discussions entre amis, et j'ai eu l'impression que cette rencontre entre la lutte et la vie était féconde,

qu'elle donnait des sens nouveaux et plus complexes aux principes qui avaient guidé jusque-là mon engagement politique.



Il existe certainement un rapport entre les positions marginales auxquelles sont bien souvent confinés la littérature et le féminisme au sein des mouvements de mobilisation politiques. Du moins, on peut certainement appréhender de la même façon ces différentes pratiques discursives qui, à leur manière, refusent cette « parole virile » qui s'élève par-dessus les autres et s'impose comme absolue. Les littéraires – et les artistes, en général – comme les féministes, plutôt que de se fondre dans les mouvements de lutte, choisissent d'y inscrire leur singularité. Ils accueillent les doutes et les contradictions, et plutôt que de se placer dans la continuité parfaite d'une ligne idéologique, ils agissent comme des forces perpendiculaires qui travaillent le mouvement, l'alimentent puis le contestent à la fois. Ils ne peuvent y être assimilés totalement, et c'est ce qui dérange bien souvent.

L'œuvre de la philosophe et romancière belge Françoise Collin permet de réfléchir précisément à ce rapport de proximité entre la littérature et les pratiques féministes. Dans son premier essai intitulé *Maurice Blanchot et la question de l'écriture* (1971), Collin parvient, à travers une analyse approfondie des écrits de ce dernier, à mettre en lumière une conception

La littérature doit, pour bien des militants purs et durs, *servir à quelque chose.*



spécifique de l'écriture littéraire : la littérature comme opposition à toutes les autres formes de discours. Parce qu'elle ne se laisse jamais saisir totalement, parce qu'elle résiste toujours aux définitions totalisantes, la littérature apparaît comme un « espace sans coordonnées » « indifférent à l'élaboration d'une Vérité universelle ou d'une société de la reconnaissance ». Elle incarne « l'anarchie du dit dans le discours », le ressassement, la rumeur et l'enchevêtrement des voix y prenant toujours le dessus sur la cohérence et l'unité. Collin compare en ce sens son propre travail de critique à une forme de « cabotage », de parcours itinérant à travers des textes dont l'opacité renvoie sans cesse à « l'irrecevabilité de notre dessein ». Dans plusieurs écrits publiés à partir des années 1980 jusqu'à la fin de sa vie, elle reprend cette même image pour illustrer sa conception des mouvements féministes. Cette résurgence sémantique n'est certainement pas aléatoire, et le rapprochement qu'il suggère est explicitement établi par l'auteure, qui décrit son propre parcours, partagé entre l'écriture et les implications politiques, comme la recherche continue de modes de pensée et de discours qui échappent aux définitions totalisantes. Dans un entretien accordé à la revue *La parole métèque* en 1988, elle explique :

Écrire, c'est d'abord me rapporter à moi-même et au monde sans m'interroger sur la valeur exemplative ou efficace des mots. C'est me fier aux mots. Et ainsi émerger du privé sans pour autant viser un espace social existant. C'est plutôt constituer un espace qui a sa propre loi, une loi invisible, interne qui n'est jamais donnée. C'est d'abord là que je me suis tenue, mes premiers écrits ayant été des poèmes, des récits publiés bien avant l'époque de mon engagement féministe. Et ce lieu-là je ne l'ai jamais quitté.

Si la posture de Françoise Collin permet de penser ensemble la littérature et le féminisme, ce parallèle ne s'applique pas de manière absolue. La pensée féministe génère certainement son lot de discours univoques, de théories qui analysent le patriarcat et ses effets selon une grille de lecture

stricte. Comme dans toutes les autres formes de militantisme persiste bien souvent un écart entre les féministes qui mènent leurs combats dans la rue et celles qui choisissent de les mettre en mots. Toutes ne lisent pas de la poésie, et plusieurs n'échappent pas à la vision pragmatique qui associe l'art et la littérature au simple divertissement. Les féministes ne sont pas nécessairement des littéraires, mais il existe un lien qui mérite d'être envisagé entre tous ces « lieux-là » où la distinction entre le dire et le faire, entre l'expérience et la pensée critique, entre le subjectif et le collectif est brouillée, du moins remise en question, entre tous ces espaces où l'expression de soi – d'un « soi » qui n'est pas rationalisable, qui ne correspond à aucun idéal politique préétabli – est reconstruite comme une forme de résistance.

Ponctuellement, je déjeune avec une bonne amie, rencontrée à la jonction de l'adolescence et de l'âge adulte alors que s'éveillait à peine notre conscience politique. Nous avons marché côte à côte lors de nos premières manifestations, mais nos parcours personnels et militants ont pris, après quelques années, des trajectoires différentes. Au moment où, dans le cadre d'un cercle de lecture, je vivais une véritable révélation en découvrant l'œuvre d'Annie Ernaux, fascinée par sa pratique du témoignage qui parvient à rendre compte avec acuité et sensibilité autant d'événements traumatiques que des violences quotidiennes, mon amie était engagée comme travailleuse sociale dans un centre d'aide où elle écoutait chaque jour des survivantes d'agressions sexuelles lui raconter leur histoire. Aujourd'hui, lors de nos rencontres, quand nous ne ressasons pas nos souvenirs communs, je lui mentionne parfois des romans qui m'ont touchée ou m'ont donné à réfléchir, lui en recommande certains en espérant que nous puissions en discuter ensemble, curieuse de connaître son avis sur tel ou tel détail. De son côté, elle me parle de son travail et de sa propre vulnérabilité devant ces femmes au passé trouble, de son incapacité à trouver des solutions toutes faites à leurs appréhensions, de sa difficulté à comprendre l'ampleur de leur détresse à partir des principes sociologiques qui ont forgé sa compréhension du monde. Elle me dit son impuissance devant leurs accès de colère et leur ton emporté, devant leurs récits parfois confus, obstrués par le trouble et les doutes. Il y a peu de points communs entre nos quotidiens respectifs, mais nos démarches convergent. À notre manière, nous avons toutes deux choisi des chemins où les certitudes ne durent jamais longtemps, où nos opinions se voient à la fois confrontées et renforcées par de nouvelles narrations, que celles-ci soient fictives ou réelles. Après tout, le féminisme, lorsqu'il implique d'accueillir les paroles complexes des autres, lorsqu'il exige de composer avec la forme irréductible et inextricable de ces paroles, d'appréhender le réel tel qu'il est articulé par celles qui l'éprouvent, comporte peut-être toujours une certaine part de littéraire. **L**

♦ **Camille Toffoli** termine une maîtrise en études littéraires à l'UQAM ; elle est également cofondatrice de L'Euguélonne, librairie féministe. Elle remercie Marie-Ève Blais, Roxanne Deniger et Valérie Lefebvre-Faucher qui, en acceptant de partager leurs expériences, ont aidé à construire cette réflexion.